

Et la belle Florence étincelante aux pieds des Apennins comme un diamant au fond d'une coupe de vermeil.

Assis à Rome sur les ruines du Colysée, il évoqua les grandes ombres des Martyrs et des vieux Romains; et entendit les voix étranges et mystérieuses des sept collines s'entretenant éternellement entre elles des destinées du monde.

Il vit Naples et les merveilles de son golfe, où fleurissent Ischia, Procida, Caprée, les perles de la mer Tyrrhénienne, enchassées par le flot bleu d'un collier de diamant.

Il promena ses vagues rêveries sur toute cette plage où chaque pas réveille un souvenir :

De la grotte de Pausilippe aux palais de Portici;

Des cimes de Castellamare, à la plage de Sorrente;

Du Cap Misène où chantait Corinne à l'ombre des citronniers et des amandiers roses, au rivage de Pouzzole où abordait, captif, l'Apôtre des gentils;

De l'autre de la Sibylle, au bois sacré où la muse de Virgile cueillait le rameau d'or.

Il gravit le Vésuve, et vit bouillonner la lave au fond de son cratère enflammé.

Ses pas réveillèrent un moment les échos endormis dans les ruines de Pompéi, où seuls aujourd'hui se glissent les lézards parmi des flots de soleil et de silence.

Il sentit, sous sa main, tressaillir encore d'effroi, dans son linceul de cendres, la cité-squelette à la vue du monstre qui l'engloutit pendant dix-huit siècles.

Mais d'où vient qu'au milieu de toutes ces merveilles de la nature et des arts, sur toutes ces plages où l'égarait sa course aventureuse, d'où vient qu'il sentait tout à coup la tristesse assombrir son front et le froid lui monter au cœur.

Ah! c'est que l'air qu'il respirait, — le rayon dont les teintes chaudes noyaient l'horizon et venaient effleurer sa paupière, — les parfums que lui apportait la brise avaient passé sur d'impures cités d'où s'exhalent incessamment des miasmes qui donnent la mort.

C'est que partout se dressait devant lui le fantôme hideux d'une société pourrie; — ulcère gangréné, — cadavre fétide auquel une dernière secousse galvanique communique un reste vie; — spectre aux formes grêles, au front imbécile, au teint hâve et livide, au regard glauque et vitreux, suant le vice et la débauche à travers une peau voltairienne.

Le voyez-vous, là-bas, branlant une tête crépète, ivre du vin de tous les crimes, et che-

minant à travers le siècle en écorchant, à chaque pas, ses membres chancelants sur les débris des croix et des sceptres?

Entendez-vous au sein de la nuit, sa voix qui tinte comme un glas funèbre, buvant d'une lèvres édentée le blasphème et le sarcasme : Ils ne sont plus, s'écrie-t-il,

*« Ils ne sont plus ces jours, où d'un siècle arbare*

*Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau !*

*Où le vicil univers fendit avec Lazare*

*Do son front rajeuni la pierre du tombeau !*

*Ils ne sont plus ces jours où nos vieilles romances*

*Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté !*

*Où tous nos monuments et toutes nos croyances*

*Portaient le manteau blanc de leur virginité !*

*Où le palais du prince et la maison du prêtre,*

*Portant la même croix sur leur front radieux,*

*Sortaient de la montagne en regardant les cieus !*

*Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,*

*S'agenouillant au loin, dans leurs robes de pierre,*

*Sur l'orgue universel des peuples prosternés*

*Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés !*

*Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire,*

*Où sur les saints autels, les crucifix d'ivoire*

*Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait,*

*Où la vie était jeune, où la mort espérait !*

.....

Dors-tu content, Voltair, et ton hideux sourire

Voltige-t-il encore sur tes os déchirés ?

Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;

Le nôtre doit te plaire et tes hommes sont nés.

Il est tombé sur nous cet édifice immense

Que de tes larges mains tu sapis nuit et jour.

La mort devait t'attendre avec impatience

Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour.

.....

Ne quittes-tu jamais ta demeure infernale

.....

Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle

Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?

Que te disent alors tous ces grands corps sans vie ?

Ces murs silencieux, ces autels désolés,

Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?

Que te disent les croix ? que te dit le Moïse ?

Oh ! saigne-t-il encore, quand pour le déclouer,

Sur son arbre tremblant comme une fleur flétrie,

Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Et le monstre, en vomissant ces blasphèmes, a poussé des ricanements, d'enfer.

Ah ! fuyons, fuyons cette terre maudite de crainte d'être enveloppé dans le cliâtiment terrible qui va fondre sur elle.

Ne voyez-vous pas déjà, dans la nuit, la main prophétique, traçant en caractères de feu sur la muraille du temps, la sentence de mort de Balthazar ?

Ne voyez-vous pas déjà les nuages de la tempête, chargés de grêle et de foudre, s'amonceler à l'horizon ?

Déjà l'éclair en longs serpents, sillonne la nue et le tonnerre gronde dans le lointain.

Une lueur blasarde ensanglante le firmament : C'est le feu du ciel qui va consumer Sodome.